

# La revue des ressources

-- Création littéraire - Nouvelles --

Nouvelles



**Crystal 10/11**

Lise Marie Jaillant  
jeudi 8 mars 2007

*Und wenn er in Freude sich aufschwingt oder in Leiden versinkt, wird er nicht in beiden eben da aufgehallen, eben da zu dem stumpfen, kalten Bewusstsein wieder zurückgebracht, da er sich in der Fülle des Unendlichen zu verlieren sehnte ?*

*Et lorsqu'il prend l'essor dans la joie, ou qu'il s'enfonce dans la tristesse, n'est-il pas alors même retenu, et toujours ramené à la morne et froide conscience de sa petitesse, alors qu'il espérait se perdre dans l'infini ?*

Goethe, Die Leiden des jungen Werther

## I

### Realms of bliss

La veille de mes 26 ans, j'ai regardé un DVD, « Deep in the wood », un film d'horreur avec des acteurs français. Vers la fin, un des types, genre sosie de Marlon Brando, se fait laminer la face à coup de ponceuse à métaux. Le visage se met à ressembler à un plat de lasagne, rouge et marron, avec des lambeaux de chair pendants. Le type court à travers les bois en poussant des cris de bête et finalement, il se fait prendre par un piège géant, hérissé de pointes, qui s'incrustent dans sa poitrine. Les yeux s'immobilisent, sa bouche s'ouvre dans un hurlement muet, le sang coule lentement le long du métal. A ce moment-là, j'ai saisi le sac plastique que le livreur avait laissé, et j'ai vomi une bouillie orange à l'odeur écœurante. Après, j'ai bu un peu de Fanta, histoire de me laver la gorge. Ma tête a basculé sur le côté, j'ai pensé que demain, j'allais être seul. C'était férié, tous mes blaireaux de collègues avaient déjà pris leur cheap flight pour Ibiza. Même mon coloc' Steve était rentré chez ses parents, dans le Gloucestershire. Je me suis dit que ce n'était pas le moment de paniquer, que même si je me jetais par la fenêtre, je me casserais deux membres grand maximum, qu'il fallait juste que je me calme et que j'attende que ça passe. J'ai quand même regardé mes e-mails, pour voir si les pubs à qui j'avais envoyé ma nouvelle démo m'avaient répondu. J'avais une seule réponse, un type qui voulait bien que je joue à condition que j'amène au minimum vingt personnes.

Quand je me suis réveillé le lendemain, il pleuvait, une pluie fine et continue. J'avais envie de rester dans mon lit, je sentais que si je me levais, les ennuis allaient commencer. J'ai quand même saisi ma guitare, histoire de me donner bonne conscience. Ça faisait une éternité que je n'avais rien composé de correct. Au bout d'un quart d'heure à gratouiller des reprises (des bouts de l'Unplugged de Nirvana, un peu de Noir Désir et de Saez), je me suis dit que décidément, c'était foutu. Plus jeune, j'étais capable de grandes transes créatives, tout devenait évident, les paroles, les accords, j'avais l'impression de décoller, de toucher des champs grandioses et inespérés. J'ai continué à jouer, pourtant. J'espérais encore y arriver, trouver un riff assez puissant, douloureux, comme quelque chose qu'on doit garder pour soi, que personne, jamais, ne voudra écouter. J'ai fini par ranger ma guitare dans son étui doublé de velours rouge, je me suis recroquevillé au pied de mon lit et j'ai attendu que ça passe, que cette boule de nausée et de haine se dénoue peu à peu, que mes mains cessent enfin de trembler.

Vers 16h, mes yeux se sont mis à piquer, j'ai roulé la tête de droite à gauche histoire de me dérouiller un peu. Je me suis forcé à éteindre Internet, ça devait bien faire cinq heures que j'étais planté devant des conneries. Quoi que je fasse, mon profil sur Myspace ne dépassait pas les 500

visiteurs. La pluie n'avait pas toujours pas cessé, des petites rigoles d'eau serpentaient sur le trottoir, un air chaud, poisseux, soufflait par la fenêtre. Personne n'avait laissé de message sur mon portable pour me souhaiter un bon anniversaire. Même pas un texto. Ça faisait des années que je ne parlais plus à mes parents, je n'avais pas vraiment d'amis, c'était finalement assez prévisible. J'ai repensé à un poème de Houellebecq, que j'avais appris par cœur, il y a quelques années :

S'il y a quelqu'un qui m'aime, sur Terre ou dans les astres, Il devrait maintenant me faire un petit signe  
Je sens s'accumuler les prémices d'un désastre, Le rasoir dans mon bras trace un trait rectiligne

J'ai sorti une bouteille de gin, que j'avais cachée au fond de mon armoire pour que Steve ne la trouve pas. J'ai juste ajouté un peu de tonic, histoire que ça ne décape pas trop. Le liquide s'est mis à réchauffer mes organes, j'allais mieux déjà, je sentais que ça irait de mieux en mieux. Il fallait juste que je me fasse couler un bain tiède, avec de la mousse, que je m'enfouisse là-dedans et que je ne pense plus à rien. Pendant que l'eau coulait, j'ai essayé de me concentrer sur tous les moments heureux que j'avais connus. Il y avait eu les visites au Mammouth, pour acheter de quoi décorer la maison pour mon goûter d'anniversaire. Les autres enfants adoraient venir chez moi, maman avait toujours pleins d'idées de jeux, c'était de loin le meilleur jour de l'année. Et j'avais beau me concentrer, je ne trouvais pas de moments de joie plus complète, plus intense. Le jour de mes 12 ans, maman s'est arrangée avec le prof principal pour me faire une surprise. Elle est rentrée à la fin du cours d'anglais avec un grand gâteau d'anniversaire. Tout le monde s'est servi poliment, sans me regarder. Le samedi suivant, Ludivine Milois a organisé une boom, je n'ai pas reçu d'invitation. Je me suis penché par la fenêtre de la cuisine, aucun des voisins n'avait l'air d'être là, le ciel avait pris une couleur vert sombre, j'ai senti la sueur couler sur mes tempes et le long de mon cou. Les premiers accords de « This is the end » résonnait dans mon crâne, comme un aveu lancinant d'échec. J'avais voulu avoir un impact, que ma vie reste à jamais figée dans ma musique, dans ce reflet de ma souffrance, de mon meilleur. J'avais voulu être un guitariste, un créateur, de ceux capables de saisir l'humanité à la gorge et de presser très fort. Jamais, même après la mort d'Helen, même après l'explosion du groupe, je n'avais sérieusement pensé à renoncer.

Et pourtant, il n'y aurait pas de nouveau départ, ma vie était jouée, je le savais maintenant, avec une lucidité atrocement perçante. Mes yeux se sont mis à piquer, je sentais les vaisseaux sanguins exploser l'un après l'autre, en étoile sanglante.

J'ai lancé mon vieux Best Of des Doors : « Realms of bliss, realms of light...Some are born to sweet delight...Some are born to the endless night " La voix de Jim Morrison avait des relents de nausée, je sentais mon cou se resserrer autour d'une corde, les veines de mes poignets s'ouvraient, mon crâne explosait sous la violence du choc. Au fond, j'avais toujours su que ça allait mal tourner. J'avais toujours su que je ferais ça sans y réfléchir, sans penser à la douleur physique, à l'agonie et à la spirale du néant. Le souvenir de Morrison ne s'éteindrait jamais, chaque année de nouvelles jeunes filles viendraient sur sa tombe, et son visage garderait cette perfection féline, wild des hommes les plus enviés. Et dans ce marketing de la rock star maudite, dans ce flux continu de suiveurs, il resterait toujours cette voix préservée par miracle, comme une parcelle d'éternité.

Je me suis glissé dans mon bain et j'ai attendu la fin de la journée comme ça, en craquant les bulles de savon, les unes après les autres, jusqu'à ce que l'eau soit devenue glacée et que je me décide à aller me coucher.

## II

## Realms of light

### Red Virgin

Une autre journée. Il fait déjà plus de 27° dehors, les Anglaises vont encore dévoiler leurs bourrelets sous des tops en lycra ultra serrés. Je me lève nauséeux, j'ai encore trop bu hier soir, un mélange de tequila et de bière. Quand j'ouvre la bouche pour me brosser les dents, un filet de salive jaunâtre et de glaire coule le long de mon menton. Je voudrais aller me recoucher et poser un sickie mais mon quota a déjà été épuisé pour le restant de l'année, je suis condamné à être performant jusqu'à Noël. Quand j'arrive au travail, la climatisation vient de tomber en panne, jamais le sous-sol de Red Virgin ne m'a paru si cauchemardesque. Mike a des grandes traînées de transpiration sur son t-shirt « We're here to help », son teint couperosé a viré au sanguinolent, il s'essouffle à expliquer la différence entre une basse American Precision et une Fender Highway à deux Japonaises qui ont l'air de ne rien comprendre. Je fais mine de ranger des boîtes de synthé, tout en matant les gonzesses : elles portent des sandales rose fluo et des jupes courtes, leurs petits seins pointent sous des débardeurs à frou-frou, très « revival années 80 ». Ça doit bien faire deux ans que je n'ai pas baisé, depuis l'accident d'Helen, en fait. J'essaie de me concentrer sur les synthés, mais les boutons multicolores clignotent sous mes yeux, il me semble que quelqu'un m'appelle, je me retourne, mon boss veut m'envoyer quelque part réceptionner quelque chose, je le fais répéter, tout cela est terriblement confus, je lui fais un sourire docile avant de me traîner vers la porte réservée au staff. Quand je reviens de ma pause, Mike est en train de déballer un arrivage de pédales : « Come and help me, you lazy bastard !" C'est peut-être l'aspect le plus pénible du job, devoir supporter ce crétin et son pseudo accent prolo soigneusement travaillé. Mike n'a pas encore 20 ans, il ne rate jamais une occasion de me le rappeler. Son pauvre groupe, « Death'n glory », n'est pas encore signé, mais ça ne devrait pas tarder, son profil Myspace a déjà reçu plus de 10 000 visiteurs en trois mois. Bref, encore un peu de buzz et les producteurs commenceront à faire monter les enchères. Généralement, je me contente de lui sortir une vacherie, genre : « Tu as plutôt intérêt à te magner, si tu veux vraiment décoller. Le type des « Stella birds », il ne travaille pas à Red Virgin, lui. Et il a 18 ans... » Loïc arrive avec une heure de retard, record battu. C'est le type le moins stressé que je connaisse. On se demande ce qu'il fait à Londres, d'ailleurs, c'est pas du tout le genre qu'on rencontre ici. Je lui ai demandé, un jour, pourquoi il n'était pas resté en France : « Bah, j'aurais fini par faire comme tous mes potes : demander le RMI et rester chez papa-maman jusqu'à mes 35 ans. Et mon père fumait mon shit en cachette, c'était plus possible... » Disons qu'il y a quelques années, j'aurais pu devenir pote avec Loïc, vraiment pote, je veux dire. J'ai eu une période comme ça, où je me contentais de faire de la musique, j'évitais de penser à l'avenir, ça me semblait loin tout ça, des trucs de vieux qui veulent construire leur carrière, planifier leur plan épargne-retraite, ce genre de choses.

La journée, j'évite de regarder ma montre, ça m'angoisse. J'essaie de me vider le plus possible, de sourire automatiquement et d'accueillir la clientèle. Parfois, en début d'après-midi, j'ai un petit coup de blues, j'ai l'impression que ça ne finira jamais, que je vais passer le reste de ma vie dans cette putain de cave. Pendant quelques minutes, je sens mes côtes se refermer comme une cage autour de mon cœur. Les palpitations s'accroissent, je me sens de plus en plus mal, je m'accroche à un stand de guitares électriques, sourire aux lèvres, il faut que je reste disponible pour la clientèle, une sueur froide secoue ma moelle épinière, mes genoux s'amollissent, je négocie avec mon boss pour aller aux toilettes. Ça passe, généralement, ça passe. Je pense à Trent Reznor, à ses années de galère avant la gloire, « Nine Inch Nails » au sommet, les fans en chaleur, et lui savourant sa revanche. Puis viennent les images des suicidés, de tous ces inconnus morts de l'indifférence et de

la froideur du monde. Personne n'a envie de penser à ceux-là, moi pas plus que tout le monde. Ils étaient oubliés de leur vivant, la mort les a rendus plus transparents encore.

Pendant longtemps, j'ai trouvé ça bizarre que personne ne parle jamais de son travail. Vous avez beau lire des livres, regarder la télé, il n'y a jamais de description pointilleuse du quotidien au bureau. Généralement, le personnage principal se contente de donner son métier, en gros, le titre officiel qui permet de le ranger dans une petite case. Il a fallu que je vieillisse pour comprendre pourquoi : les gens évitent de penser à leur travail, comme ils évitent de penser à la mort. Et pour ça, Pascal avait raison, rien ne vaut le divertissement : après trois pints de bière et un bon match de foot, tout devient relatif, même la souffrance, même la certitude de crever bientôt et de devoir quand même se lever le lendemain matin pour aller ranger des câbles de guitare. Les premiers temps, j'essayais de composer le soir, en rentrant du boulot. Je m'allongeais une demi-heure, je buvais la moitié de la cafetière puis deux bouteilles de Kronenbourg, et j'essayais de vider mes tripes sur ma guitare. Généralement, ça donnait du sous-grunge, un mélange ignoble de beuglements avinés et d'accords mal maîtrisés. Je finissais toujours par m'asseoir sur mon lit et par gratouiller doucement des plaintes mélancoliques. Il me semblait qu'une telle vie ne pouvait pas continuer longtemps, que quelque chose de définitif allait m'arriver, une grande rupture, du nouveau, enfin. Je sais maintenant que le jeu va continuer, aussi longtemps qu'imaginable, qu'aucun « game over » n'est prévu, que ma vie a déjà été choisie, et que je ne peux qu'acquiescer et baisser la tête.

Dans ma chambre, je ressors le carton d'affaires que j'ai gardé d'Helen. Quand l'infirmière m'a annoncé la nouvelle, je suis resté très calme, je savais parfaitement ce qu'il fallait que je fasse : trier ce que je voulais garder d'elle, avant que sa famille n'arrive. J'ai fouillé dans son panier de linge sale, j'ai pris un débardeur noir et une culotte en dentelle. Je savais que quoi que je fasse, l'odeur de son corps disparaîtrait peu à peu, j'ai voulu m'en souvenir, la garder préservée au fond de moi-même. Aujourd'hui, il n'en reste rien, si ce n'est le relent un peu rance des vieux habits, et j'ai beau m'y être préparé, je sens mon corps s'amollir sous le choc. J'essaie de filtrer ma mémoire, seuls reviennent quelques images, la façon qu'elle avait de mâchouiller ses frites avant de les avaler, ses canines un peu pointues, la masse de ses cheveux blonds, légèrement ondulés. Je cours à la salle de bain pour me passer le visage sous le robinet, l'eau se mélange à mes larmes, j'essaie d'arrêter les hoquets qui me secouent la gorge.

#### De l'indifférence

Mon téléphone vibre dans ma poche. Les seuls appels que je reçois normalement sont (dans l'ordre décroissant de probabilité) : Steve, pour demander si j'ai payé le loyer ; le proprio, pour se plaindre qu'il n'a pas reçu le loyer ; ma mère, qui veut essayer de renouer le contact, après tout ce temps, je lui manque, elle voudrait tant passer Noël avec sa famille réunie... Je réponds à la troisième sonnerie, avec un « Hello » à peine audible : « Timothy, is that you ? » Je reconnais immédiatement la voix d'Emma, une fille qui travaillait avec nous, mais qui a démissionné il y a quelques semaines pour « se consacrer entièrement à ses études de design ». Je ne sais même pas comment elle a eu mon téléphone. « Ecoute, Timothy, tu fais quoi ce soir ? Je te dis ça, parce que je dois aller voir un concert dans un pub de l'East End. Tu sais, le genre de petits merdeux qui font semblant de casser leur guitare devant douze personnes... \_Pourquoi tu as pensé à moi ?, je lui demande d'un air méfiant. \_Eh bien...mon ex est batteur dans le groupe, il va venir avec sa nouvelle copine. Je n'ai pas envie de faire la pauvre fille incasable...Et je t'ai toujours trouvé good-looking... »

Après le travail, je vais direct au pub en face prendre deux pints de Guinness d'affilée. Il me faut bien ça si je veux éviter de faire l'autiste toute la soirée. Après, je me sens mieux, et je répète « ich bin erleichtert » en secouant la tête, et ça me fait penser à notre mini-tournée en Allemagne après la

sortie de l'album. On jouait devant dix personnes, mais la bière n'était pas chère et Helen était là. Sur « Crystal 10/11 », j'évitais de tourner la tête vers elle, je sentais qu'au sommet de l'émotion, un seul de ses regards risquaient de me casser, de me ramener à une chose bégayante, pitoyable. Emma a quinze minutes de retard, elle porte un top scintillant assez décolleté, mais on ne peut pas dire que je la désire, pas assez du moins pour faire l'effort de flirter. Elle sort un plan de Londres de sa poche, le pub est à Bethnal Green. J'hésite à lui dire que je déteste l'East End, que c'est bourré de barbus qui traînent leurs esclaves voilées à trois pas derrière eux, mais je ferme ma gueule, je n'ai pas envie de passer pour un méchant islamophobe. Ma réputation d'ex-rocker alternatif trendy pourrait en prendre un coup. Elle me parle de son école de design, je hoche la tête de temps en temps, je dis quelques mots sur Mike, « toujours aussi con », sur Loïc, « qui vient de se casser ». « C'est dommage que tu aies arrêté la musique, quand même », finit-elle par ajouter au bout de quelques minutes de silence. Je vois qu'elle essaie de se rappeler du nom de mon groupe, ou d'une chanson peut-être, ses yeux se fixent sur ses ongles rongés, puis reviennent vers moi comme un appel à l'aide. « Je viens de finir une démo... » J'essaie de prendre un air détaché, mais ma voix tremble légèrement. « On ne peut pas dire que j'ai vraiment arrêté. Crystal Clear a explosé, c'est tout... ». Ça a l'air de lui suffire. Je vois bien que ma petite vie ne la passionne pas, ce qui est assez prévisible. Bientôt, plus personne ne parle, mais ça ne me dérange pas, au contraire, je ferme les yeux et je me laisse bercer par les oscillations du métro.

« Ça doit être là », dit Emma au bout de ce qui me semble une éternité de marche. Le pub est au fond d'une impasse, caché par une décharge de voitures rouillées. Un type avec des lunettes noires carrées, façon reporter américain des années 50, me tire par la manche : je dois payer £ 6, pour l'entrée. C'est ce que je gagne en une heure de travail. Je fais un peu la gueule, mais je sors quand même l'argent, je n'ai pas envie de faire d'histoire. Le type m'applique un tampon « Fuck rock music » sur le dessus de la main. Emma s'accroche à ma manche, probablement pour se donner une contenance. Elle affiche un sourire statique, tout en m'entretenant des mérites comparés du rock et de la techno. Je jette un coup d'œil circulaire : il doit bien y avoir une vingtaine de personnes, un mélange assez harmonieux de minets très lookés, jeans serrés et Converse, et d'étudiantes en art ou en mode, à en juger par leurs cheveux bicolores découpés en diagonale. Au moment où Emma s'apprête à entamer un nouveau torrent de banalités sur « Radiohead qui a su renouveler le rock par l'utilisation de la techno », je repère une fille qui me fixe, près du bar. Elle dit un truc à ses copines, qui se mettent à me regarder avec des sourires en coin. Ça me rend mal à l'aise, tout d'un coup : mon jean délavé trop large et mes vieilles baskets sans marque font moyennement couleur locale. J'essaie de regarder ailleurs, mais dans le coin droit de mon champ de vision, je me rend compte qu'elle se lève et s'approche : « Aren't you the guitarist of Crystal Clear ? » Il me semble que ça fait un siècle que personne n'a mentionné le nom de mon groupe, et le fait même qu'elle sache qui je suis, qui j'ai été, me fait baisser les yeux. J'entends quelques gloussements, du côté du bar. La fille sort de son sac un gros marqueur noir et me demande d'écrire « With Love, Timothy » sur la poche arrière de son jean moulant. Je gribouille ça sur ses fesses, elle est morte de rire en rejoignant ses copines. « Viens, je vais te présenter à mon ex. Il pourra peut-être te donner des conseils, pour ton album solo », me dit Emma avec un sourire un peu las. Je lui dis que ce n'est pas encore un album, juste quelques chansons sur démo. Que personne ne veuille écouter, j'ajoute entre mes dents. Elle me traîne vers un type brun, qui porte ses lunettes de soleil sur la tête. « Live fast, die young » est inscrit sur le dos de son t-shirt, au-dessus d'une photo d'Elizabeth II. Le type me jette un coup d'œil, me tend mollement la main, puis s'excuse pour aller chercher une bière.

Des bruits stridents de guitare montent de la scène. Il me semble d'abord que le chanteur est en train de s'accorder, mais non, il entame une danse de singe en beuglant le refrain : « Is that my sister, my sister behind the hill ? is that a monster, a monster behind the hill ? » Les filles se mettent à claquer des mains, ravies. L'animal est pourtant d'une laideur repoussante : 18 ou 20 ans, une peau

suintante sous les néons, une chemise orange à paillettes ouverte sur un torse boutonneux. Mes oreilles commencent à siffler, la batterie est de plus en plus forte, je sens que je ne vais pas tenir longtemps à ce régime. « We're The Whores », lance le bassiste, et tout le monde se met à applaudir et à pousser des « whououou ! ». Depuis les toilettes, j'entends le bruit amoindri de la deuxième chanson, qui ressemble à s'y méprendre à la première. « What a show ! » me souffle Emma quand je la rejoins sur le canapé. Je vais chercher une nouvelle bière, dans l'espoir de faire passer cette boule d'angoisse au creux de mes tripes.

Le deuxième groupe monte sur scène, dans l'indifférence la plus générale : à croire que tout le monde est venu pour les Whores. Je veux approcher le verre de mes lèvres, mais mes mains se mettent à trembler, j'essaie de me calmer, et c'est là que monte ce riff surréel puis une voix dure, souffrante, ahurissante de beauté. Quelque chose se brise au fond de moi, je lève les yeux, personne ne se rend compte de ce qui se passe. Le chanteur se tient un peu à l'écart de la scène, ses lèvres touchent le micro, « Since my soul will never die... », toute sa vie semble jetée dans ce moment. Sa voix monte de plus en plus, ses mains s'agrippent désespérément à la guitare, puis ses yeux se ferment dans une sorte d'extase névrotique. "Since my soul will never die... Since my pain will stay alive" Mes mains ont cessé de trembler, un sentiment de plénitude douloureuse me serre la gorge, j'entrevois un monde de grandeur infinie, un monde où ma souffrance se diluerait dans des satisfactions sans fin. Pendant quelques secondes, je sais que ce monde m'attend, que rien sur terre ne pourra convenir à celui qui a entrevu ces espaces infinis. L'ex d'Emma vient lui dire au revoir, il préfère se coucher tôt pour être en forme pour le match de foot demain. « Angleterre-France, ça ne se rate pas ! » J'essaie de me concentrer sur la voix du chanteur, mais le manager du pub leur fait signe que c'est fini, le public en a marre, il faut passer à autre chose. Le chanteur enroule ses câbles, et range son matériel avec une moue nauséuse. Il doit avoir dans les 25 ans, peut-être un peu plus. Je m'approche de lui, je veux lui parler, mais l'émotion est encore trop violente, j'articule péniblement un « that was great, man », il me remercie, je fais un sourire gêné.

Un vent froid balaie le boulevard, il va probablement pleuvoir, j'hésite à prendre un bus, mais deux racailles pakistanaïses sont assises à l'arrêt et me regardent d'un air féroce. Je me résigne à redescendre vers le métro à pied. Un instant, j'évalue la probabilité de mourir du premier coup si je me jette maintenant sous les roues d'une voiture. Mais ce n'est pas le bon jour : pas assez d'énergie, trop envie de pleurer. Ça viendra, je me dis en croisant un SDF édenté qui me demande £1 pour « rester digne ».

Steve a encore mis la télé à fond. Je n'ai pas le courage de lui demander de baisser, ni d'aller prendre une douche. Je m'allonge sur mon lit, les yeux grand ouverts, je fixe un point au plafond pendant une éternité. Dans mon rêve, je prends une tenaille, toute rouillée et dégoulinante, je l'approche de mes incisives. Ma gencive est tirée vers le haut, un bruit d'os cassé vibre dans tout mon corps, le sang coule en filet le long de mon cou, et je ne me réveille même pas, je reste comme ça, des heures et des heures, en serrant mes incisives dans la main droite.

#### Etats d'âme

Steve frappe à ma porte pour me dire que c'est mon tour de nettoyer la salle de bains. « Et pendant que tu y es, tu ferais bien de changer tes draps, ça sent le rat mort dans ta chambre ». Je murmure OK, je vais m'en occuper. « Tu sais, Timothy, je voulais te dire quelque chose... » Il hésite quelques secondes, puis lâche un grand soupir. « Whatever... Si tu as besoin d'aide, tu sais que je suis là... » Je lui dis de ne pas s'inquiéter pour le loyer, et il referme la porte doucement. J'attends qu'il parte pour ramasser les bouteilles de bière par terre. La plupart sont cassées au milieu, je ne me souviens pas avoir fait ça. Pour me donner le courage de continuer, je lance le premier album de Pearl Jam :

« Once, upon a time, I could lose myself..."

Je suis dans cette pièce blanche, à l'odeur de désinfectant nauséabonde, je sors la langue, aussi loin que je peux, et les gouttes tombent une à une dessus, de l'acide pur, je sens une décharge descendre le long de ma moelle épinière.

« Once upon a time, I could control myself... »

L'odeur de vomi me fait rouvrir les yeux. Il est 2 heures de l'après-midi. Dans l'armoire à pharmacie, je trouve du Valium, et je bois les gouttes à même le flacon, le goût est écœurant, mais je me force parce que je sais que c'est bon pour moi. Ma tête se penche vers le carrelage blanc des murs, le contact froid me fait du bien. Au bout de quelques minutes, je trouve même le courage de prendre une douche, mais l'eau est brûlante, je n'arrive pas à la régler, alors je renonce. Après, je me souviens que c'est mon tour de faire le ménage, mais je me sens vraiment faible tout d'un coup. Quand je retourne dans ma chambre, mes pieds se prennent dans une courroie, qui dépasse de dessous mon lit, et quelque chose s'active dans mon crâne, comme un restant d'émotion très lointain. Je me mets à pleurer sans bruit, je me sens de nouveau vivant.

Les fines particules de poussière du sac se dispersent sous mon souffle, j'en sors ma guitare. La laque noire prend des reflets bleutés à la lumière. Je la sers délicatement, je penche tout mon corps dessus, mes bras s'enroulent autour du manche, je suis bien, je suis vraiment bien comme ça. Après, je joue quelques accords, le début de « Crystal 10/11 » et le son me semble presque magique, comme une révélation. Je sais ce que je devrais faire : reposer ma Fender, profiter de cet instant de répit pour nettoyer l'appartement, pour me reprendre en main. Je donne un coup de pied dans le lit pour libérer de l'espace, et je me jette sur la guitare, le son monte, je hurle à pleins poumons, « My lips are bleeding, everything's crystal clear now, everything's crystal clear... », du sang coule le long de la laque noire, mais je continue jusqu'à la fin. La chair autour de mes ongles s'est encore ouverte, le contact avec les cordes me fait mal, j'enchaîne quand même avec « The Nobodies », et jamais Marilyn Manson ne m'a semblé si puissant, je saute partout, mon corps est comme ressuscité, mais ma voix résonne en écho lointain, de plus en plus faible, je m'essouffle, et toute ma rage retombe d'un coup. Sur mon bureau, je trouve une petite note, « 9h : réveil ; 9h-10h : petit déjeuner + douche ; 10h-12h : guitare ; 12h-13h : repas ; 13h-16h : guitare ; ensuite repos et sorties ». J'ai écrit ça le jour de ma démission, je m'en souviens parfaitement. Ça me semble assez comique, maintenant, comme une connerie faite un soir de beuverie. J'ouvre la fenêtre, l'air a cette odeur de pollution chaude et crasseuse, mon nez se met à couler, je finis par refermer.

Un bruit sourd me fait sursauter, l'image parvient à mon cerveau sans que j'arrive à l'interpréter, me laissant sous le choc : la guitare a explosé par terre, la tête pend au bout des cordes, détachée du corps. Je me précipite pour la ramasser, et à l'instant où elle est dans mes mains, je sais qu'il n'y a rien à faire, qu'aucun artisan ne pourra la réparer. Le bois du manche est déchiré par une grosse entaille, qui remonte jusqu'à la caisse noire. J'essaie un moment de rajuster la tête, mais je finis par tout remettre dans le sac. En remontant la fermeture-éclair, je me dis que c'est comme un enterrement, que jamais elle ne ressortira de là, que je ferai tout aussi bien de tout balancer par la fenêtre. Je fais perler quelques gouttes de sang autour de mes ongles, en pinçant les petites peaux. « You thought it was over. You thought you were dead" tourne dans un coin de mon cerveau. Mes yeux n'ont plus de larmes.

Je sais que je ne devrais pas ouvrir cette boîte, que ça va me laisser comme une loque. Sans regarder, je plonge la main dedans, je tâtonne jusqu'à toucher le plastique du CD. La photo de

l'album montre un phoque blessé au flanc, du sang se mélange à l'eau de mer, un billet d'un dollar est accroché à un harpon. Le regard du phoque a quelque chose d'étrange, comme si des yeux de femme lui avaient été greffés. « War stories » est écrit en petits caractères, dans le coin droit de l'image.

Après quelques secondes d'hésitation, j'appuie sur la touche « PLAY », les premières notes du riff montent doucement. Mes yeux se ferment, la voix d'Helen s'agrippe à toutes les fibres de mon corps, je me recroqueville en une boule chaude, je voudrais pleurer, que tout se dilue et disparaisse. Cette parcelle d'elle-même est là, intacte, préservée à jamais. A l'hôpital, ils m'ont empêché de la voir, son corps n'avait plus rien d'humain.

J'aurais pu lui rester fidèle, j'aurais pu consacrer ma vie à sa mémoire. Il aurait fallu que je m'acharne, que je reforme un groupe, que je me batte. Et mon nom aurait été associé à jamais au sien, son album serait sorti de l'oubli. J'aurais pu faire ça, pour elle, essayer du moins. Mon front s'ouvre sur le mur, la douleur paralyse la moitié de mon visage, mais je continue, avec des coups violents, déterminés, jusqu'à ce que je sente le sang couler vers ma bouche, ma tête bascule en arrière, je ne pense plus à rien. « Please help me find my way...Please help me go away", chante Helen dans le dernier morceau.